

Les années de plomb Entretien avec Alexandre Petrovic

Marcel Jean

Number 55, Summer 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22815ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Jean, M. (1991). Les années de plomb : entretien avec Alexandre Petrovic. *24 images*, (55), 56–57.

Entretien avec **ALEXANDRE PETROVIC**

Propos recueillis par Marcel Jean

les années de plomb

Alexandre Petrovic est l'un des plus importants cinéastes yougoslaves. Sa carrière, amorcée avec des films comme *Trois* (1965) et *J'ai même rencontré des Tziganes heureux* (1967), promettait d'être l'une des plus marquantes des années 70 et 80. Pourtant, Petrovic s'est fait rare pendant ces deux décennies. Celui qui a fait passer le cinéma yougoslave à l'ère moderne n'a tourné que trois films au cours des vingt dernières années. Son importance, cependant, ne s'est jamais démentie et Emir Kusturica lui a rendu hommage après la sortie du *Temps des Gitans*. Profitant de la rétrospective Petrovic organisée en mars dernier par le Conservatoire d'art cinématographique, nous avons voulu en savoir plus sur cette aussi longue absence.



Alexandre Petrovic

24 images : *Alexandre Petrovic, vous avez aujourd'hui la jeune soixantaine, et pourtant nous n'avons rien vu de vous depuis **Portrait de groupe avec dame**, qui date de 1977. Que vous est-il arrivé pendant toutes ces années qui comptent habituellement parmi les plus fertiles dans la carrière d'un cinéaste ?*

Alexandre Petrovic : D'abord, je dois dire qu'en 1973 j'ai dû quitter la Yougoslavie qui traversait alors ce que l'on pourrait appeler, puisqu'on a copié le modèle chinois, sa «révolution culturelle». On s'est acharné sur moi et sur quelques autres qui étions au cœur de la cinématographie de Belgrade. *Le Maître et Marguerite*, que j'ai tourné en 1972, est devenu le seul film interdit par le parti communiste yougoslave, on m'a chassé de l'académie du cinéma où j'enseignais, etc.

Je me suis donc installé à Paris et j'ai fait *Portrait de groupe avec dame*. J'ai aussi fait du théâtre en plus de travailler à deux grands projets. Mon premier projet est inspiré de plusieurs nouvelles d'Isaak Babel et raconte l'histoire d'une sorte de Robin des bois juif. Malheureusement c'est devenu une grosse production hollywoodienne — quelque chose comme 20 millions de dollars — et les producteurs m'ont remercié alors que j'étais prêt à commencer le tournage. Aujourd'hui, ils n'ont pas encore réussi à monter l'affaire, mais moi j'ai perdu mon film.

24 images : *Et votre autre projet ?*

A. Petrovic : Mon autre projet a été tourné en 1989, en Yougoslavie. Il s'agit de l'adaptation d'un grand roman serbe, *Migrations*, dont j'ai tiré un long métrage et une série télévisée, avec Erland Josephson, Bernard Blier, Isabelle Huppert et une douzaine d'autres grands acteurs. La copie du film a été bloquée jusqu'à maintenant. Il semble que l'on vienne tout



juste de le libérer, mais je ne sais pas sous quelles conditions, ni même où sont les négatifs du film.

24 images: *Et je crois que ce ne sont pas les seules tracasseries que vous avez dû subir.*

A. Petrovic: C'est exact. *Le Maître et Marguerite*, par exemple, remplit aujourd'hui les salles à Belgrade, près de vingt ans après avoir été tourné et interdit. Pourtant, il n'y a pas encore un seul mot sur ce film dans la presse. Jaromir Jilmic, un des chefs de la télévision Novistav, mène une campagne de salissage contre mon film *Migrations*. Il s'est servi du fait que Gilles Jacob ne l'avait pas sélectionné pour Cannes pour me dénigrer. Cette année-là, Jacob avait déjà choisi *Le temps des Gitans* d'Emir Kusturica, et il était hautement improbable qu'il sélectionne un deuxième film yougoslave en compétition.

24 images: *Est-ce que votre situation est représentative de ce que vivent les cinéastes yougoslaves ?*

A. Petrovic: Je pense que je suis la bête noire du cinéma yougoslave. Ils m'ont donné tous les prix possibles, mais pas d'argent pour tourner. Les critiques ont choisi deux de mes films parmi les dix meilleurs films yougoslaves de l'histoire — *Trois* et *J'ai même rencontré des Tziganes heureux* — et pourtant ils ne parlent pas de mes films lorsqu'ils sont projetés. Il y a donc un blocus politique à mon endroit.

24 images: *Devant ces affronts, vous considérez-vous encore comme un cinéaste yougoslave ?*

A. Petrovic: Je suis né en France et ma famille y vit. Mais ma langue maternelle est le serbe et cela a une importance pour

moi. Je me considère belgradois. C'est un sentiment irrationnel. Par ailleurs, en 1967-68, lorsque j'étais à Los Angeles, j'aurais pu y rester car l'écriture cinématographique américaine me convient. On m'a d'ailleurs accusé de m'être trahi et d'avoir fait du cinéma commercial à l'occasion de *J'ai même rencontré des Tziganes heureux*. Alors, tirez vous-même vos conclusions...

24 images: *Vous avez adapté des romanciers importants — Mikhaïl Boulgakov, Heinrich Böll et Antonije Isakovic. Avez-vous un parti pris favorable pour l'adaptation ?*

A. Petrovic: Non. C'est un peu un hasard si j'ai fait ces adaptations. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'on souligne que vous avez fait une adaptation seulement si vous travaillez à partir d'un roman important... et, habituellement, c'est pour vous enlever du crédit. En fait, j'ai réalisé *Trois*, d'après trois récits de l'écrivain serbe Isakovic, en bonne partie parce que je voulais faire un film sur la tragédie des vainqueurs. Or, le livre de Böll, *Portrait de groupe avec dame*, m'offrait la matière complémentaire: une histoire sur la tragédie des vaincus.

24 images: *Mais, par dessus cela, qu'est-ce qui vous touchait dans le livre de Böll ?*

A. Petrovic: Comme j'ai passé la guerre à Belgrade et que les Allemands y étaient, j'ai un sentiment d'attachement envers ces gens qui ont occupé ma ville, qui nous ont fait du mal et qui, ensuite, ont vécu une tragédie terrible. *Portrait de groupe avec dame* m'a fait comprendre cette tragédie, leurs souffrances, leurs contradictions. Dans le film que j'en ai tiré, j'ai voulu montrer que même si vous avez commis un crime, vous avez droit à la compréhension. J'aime le peuple allemand.

24 images: *Et comment Böll a-t-il réagi devant le film ?*

A. Petrovic: Paradoxalement, Böll a beaucoup aimé le film et la critique allemande a été terriblement dure avec moi.

24 images: *À l'heure où les pays de l'Est vivent un changement historique, comment percevez-vous l'évolution de ces cinématographies dans leur rapport à la politique ?*

A. Petrovic: J'en retiens qu'il ne faut pas généraliser. Nous avons vécu à l'intérieur d'un système totalitaire où certains artistes ont été liquidés. Parfois même physiquement. D'autre part, la réalité est complexe. Ce sont les cinématographies de l'Est qui nous ont donné les Tarkovski, Wajda, Skolimski, Kieslowski, Zanussi, Forman, Passer et j'en passe. Donc, à l'intérieur de ces dictatures, plusieurs cinéastes sont apparus et ont donné des œuvres marquantes, surprenantes, qui semblaient parfois même plus libres que de nombreuses œuvres de l'Ouest. La dictature n'est sans doute pas une bonne chose, mais sa réalité est complexe.

24 images: *Et qu'en est-il de ces cinématographies aujourd'hui ?*

A. Petrovic: Justement, c'est là où je voulais en venir. Nous en sommes venus à croire que l'époque actuelle est la plus difficile de l'Histoire. Les régimes vont vers la démocratie, mais il prônent du même coup un capitalisme tout droit sorti du XIX^e siècle. On nous parle de mécénat, comme s'il y avait dans nos pays des Rockefeller et des Henry Ford. La situation est à ce point catastrophique que ces derniers mois, en Tchécoslovaquie, par exemple, on a tourné un seul film; Jiri Menzel adapte un roman de Vaclav Havel, le nouveau président. ■